

Politiques de la représentation et de l'identité Recherches en gender, cultural, queer studies

Introduction

Ce numéro peut être conçu comme un numéro passerelle entre différentes initiatives, différentes contributions, différentes traditions de pensée et types d'investigations *ici et là*. À l'origine une journée d'études que nous avons organisée pour considérer l'écart — intellectuel, académique, politique — entre l'actualité française et l'actualité américaine des sciences sociales. À l'ordre du jour, les *cultural, gender, queer studies*, des domaines étranges, mal connus et mal aimés *ici* et qui signalent une caractéristique commune *là-bas* : celle d'une organisation des savoirs, de la recherche et des enseignements à partir des *objets*. De quoi s'agit-il ? D'objets « sales » (*dirty objects*) le plus souvent, comme le soulignait justement Marie-Hélène Bourcier, lors de cette journée et à propos des *cultural studies*¹. Des objets contemporains, c'est-à-dire des questions, des domaines, des terrains, des thématiques qui appartiennent aux mondes sociaux, culturels, techniques et scientifiques d'aujourd'hui. Alors que *là-bas*, les *studies* tiennent le haut du pavé, elles sont largement méprisées *ici*, où il est question de sciences sociales ou humaines. On ne manque d'ailleurs pas *ici* de dénier toute scientificité à ces pratiques universitaires, préférant une articulation ancienne et éprouvée des savoirs, de la recherche et des enseignements autour de la discipline. La discipline ? Seul horizon pour « faire science » ? (Gardey, Löwy 2000, p. 23).

La politique des savoirs est ainsi et justement au cœur de ce numéro. De quoi s'agit-il ? D'opérer tout d'abord un travail critique sur la façon dont les savoirs sont ordinairement produits. C'est le sens des *gender* ou des *post-colonial studies*, tout particulièrement, d'insister sur les normes implicites qui président à l'édification des connaissances, de conduire un travail critique, ou de « déconstruction » de ces normes et des relations de pouvoir ou des formes de domination qu'elles transportent. C'est l'apport principal des *science studies* depuis vingt ans — et en particulier de l'anthropologie, la sociologie et l'histoire critique des sciences — de mettre au jour le caractère matériel, local et humain de la production des savoirs et des artefacts, nœuds sociotechniques toujours plus présents et qui caractérisent le monde contemporain et le mode d'être des sciences dans ce monde ; de décrire finalement le caractère indémêlable de l'interrelation du social, du scientifique et du technique. Si le geste scientifique n'est ni neutre, ni pur, les modes ordinaires de production en sciences humaines ne le sont pas davantage. Écrire l'histoire, faire de la sociologie d'un autre point de vue (celui des femmes, celui des peuples colonisés, celui des minorités ethniques) a été une façon d'opérer un déplacement double de l'objet et du sujet de la connaissance, de faire apparaître de nouveaux acteurs et actrices, de produire des connaissances nouvelles en même temps que des représentations inédites du social, d'ouvrir de nouvelles perspectives politiques.

La question de la représentation court l'ensemble du numéro, de multiples façons. Ce que ce numéro opère — avec cette chance que constitue la puissance de l'intervention de Judith Butler dont la préface à la traduction de *Gender Trouble* en français nous a été généreusement proposée par Cynthia Kraus et offerte par les éditions La Découverte en avant-première — c'est une double interpellation scientifique et politique. En jetant le trouble sur la définition du sexe biologique, des identités de genre, notre manière d'envisager la sexualité et le désir se trouve radicalement transformée, et, avec elle, les implicites normatifs

¹ 1 Cf. Bourcier Marie-Hélène, « Cultural studies et politiques de la discipline : talk dirty to me ! », disponible sur le site : <http://multitudes.samizdat.net> (janvier 2004).

et politiques qui la sous-tendent. Les études de genre, les études *gay* et lesbiennes, la théorie *queer* visent à perturber nos catégories de pensée et d'action, à les subvertir, de façon à ouvrir de nouveaux espaces de pensée et d'action (de science et de politique). C'est vers ces nouveaux espaces que ce numéro résolument migrateur (France-USA-France via la Norvège, l'Angleterre, l'Inde) voudrait conduire.

Mais qui a peur des gender, queer, cultural studies ?

À l'origine de ce numéro, on l'a mentionné, une journée d'études au titre provocateur, *Mais qui a peur des gender, queer, cultural studies ? France-USA... et retour*. Notre idée était bien de travailler sur la distance, l'incompréhension, le rejet. Il s'agissait également de poursuivre les échanges que nous avons eus autour du séminaire que nous avons organisé de 2000 à 2002 à l'EHESS sur le thème : « Le sexe des techniques. Histoire et sociologie contemporaines ». Ce séminaire avait pour objet de questionner les relations entre techniques et genre dans différents domaines — le domestique, le monde du travail, la médecine et le rapport au corps, les techniques d'information et de communication — en examinant comment ces relations ont été traitées et théorisées par différents courants de recherche. Conçu à partir de nos terrains et domaines de compétence respectifs, nous envisagions ce séminaire comme l'occasion de cartographier théoriquement un territoire que nous arpentions régulièrement sans pouvoir nécessairement en dresser un plan d'ensemble. À ce stade, nous savions, bien évidemment, que l'essentiel de notre nourriture empirique et théorique était produit en langue anglaise, soit par des chercheurs britanniques ou américains, soit par des chercheurs néerlandais et scandinaves, également très investis dans ces travaux. Au-delà des études critiques des techniques qui trouvent leur origine dans la théorie marxiste — ou le *socialist feminism* —, nous avons examiné la façon dont les recherches féministes se sont articulées aux recherches dites constructivistes en sociologie, en anthropologie et en histoire des sciences et des techniques et envisagé également le caractère réfractaire aux problématiques de genre de certains courants traitant de l'innovation et de l'usage des techniques tels que l'ethnométhodologie (Suchman, 1987)². Alors que l'essentiel de nos connaissances reposait sur la littérature spécialiste de l'étude du genre, des

sciences et des techniques, un autre espace de production sur les techniques émanant des *cultural studies* s'affirmait. Ce qui est notable, dans cette production, pour aller vite, c'est, en particulier, que les conceptualisations du genre traitent les techniques comme des objets culturels signifiants, voire comme textes, et étudient les transformations du sexe, du corps, de l'identité, du genre que produisent les différents frayages des humains avec les techniques (Wajcman 2002, 2004). Par ailleurs, nous étions régulièrement confrontées à la littérature féministe dite *post-moderne* constituant la référence obligée d'une grande partie des auteur(e)s que nous lisions : avec, en particulier, les travaux de Judith Butler et Donna Haraway.

France-USA et retour (...) Représenter, traduire

C'est dans ce contexte, et pour prolonger les discussions nombreuses et stimulantes qui eurent lieu, notamment dans le dernier tiers du séminaire avec les contributions de Marie-Hélène Bourcier et Beatriz Preciado, que l'idée d'une journée consacrée aussi aux

² Une partie de ce programme a été décrite dans Chabaud-Rychter, Gardey (2000) et dans Chabaud-Rychter, Gardey (2002).

cultural studies, aux *post-colonial studies*, aux études filmiques, aux *queer studies* est apparue. Il s'agissait d'envisager, au-delà des domaines des *science and technology studies*, la façon dont les *gender and cultural studies* perturbent les recherches françaises et de comprendre ce qu'elles bousculent et interrogent dans nos disciplines ou dans nos façons de concevoir la recherche. Mais la réciproque nous intéressait également, puisque l'essentiel de la théorie postmoderne américaine s'appuie sur certains noms de la pensée française post-structuraliste qu'elle contribue précisément à définir comme telle, dans un ensemble homogénéisant, quoique hybride, et dans lequel les français ne se reconnaissent généralement pas. La journée tournait autour de cette question de l'emprunt, de la référence, du voyage des idées, de leur appropriation et réappropriation, et donc de leur capacité à *représenter* — du savoir, de nouveaux objets, de nouvelles questions, mais aussi de nouveaux groupes, et en particulier, des minorités — *ici et là-bas*.

D'évidence, Cynthia Kraus s'est appliquée à travailler à la lettre le thème du voyage des idées et de la représentation. Elle traite en effet de la construction du *French Feminism made in USA*, critiqué comme antiféminisme différentialiste par les féministes françaises. Elle reprend ainsi Christine Delphy et son hypothèse suivant laquelle le *French Feminism* n'est qu'une construction, une version biaisée de la réalité du féminisme en France qui ne peut donc pas représenter le féminisme (ne représentant pas le féminisme français ou dit « de l'égalité »). Cynthia Kraus considère la construction (symétrique ?) de *l'Anglo-American Feminism made in France*, la distance préservée aux auteurs anglo-américains, la méfiance réitérée vis-à-vis du concept de genre, ce qui lui permet de conclure, paradoxalement, que les féministes françaises seraient bien inspirées d'emprunter le concept de « genre » au féminisme américain, précisément parce qu'il est divers et hétérogène, empreint d'ambiguïté langagière, et qu'en le faisant « travailler », il est possible de nourrir et de construire un espace de débat théorique et un espace politique dans lequel s'agrègeraient ou s'articuleraient les différents courants.

La contribution de Judith Butler est, bien entendu, à détacher du contexte de notre journée d'études. Préface à la réédition d'un livre ayant connu un succès exceptionnel, Judith Butler évoque sa genèse, précise ses intentions et revient sur la réception de son livre et les discussions théoriques et politiques qu'il a suscitées. C'est l'occasion pour elle de se situer, notamment par rapport à différentes propositions théoriques françaises, et de répondre aux objections qui lui ont été faites depuis la première édition de l'ouvrage. Elle montre ainsi comment *Gender Trouble* s'enracine dans la *French Theory* — une construction américaine qu'elle ne nie pas. Elle insiste alors sur la vitalité de la théorie, qui peut fructifier dans un contexte autre, actualisée par une exigence de *traduction*, un espace nouveau et, par définition, impur. Un déplacement qui rend la théorie *étrange à son contexte d'origine*, jusqu'à ce qu'une appropriation culturelle nouvelle y soit à son tour possible.

La question de la traduction était également au cœur de l'intervention d'Eleni Varikas au cours de cette journée (cf. Varikas 2002). Celle-ci a insisté notamment sur l'inintelligibilité durable du concept de genre en France, son caractère « intransférable » dans la recherche française. Des réserves terminologiques qui, selon elle, se sont longtemps substituées à un véritable débat de fond recouvrant des enjeux théoriques et politiques :

*À suivre les critiques développées à l'encontre de ce concept — qu'on s'obstine encore à désigner dans sa forme anglaise gender — on s'aperçoit que la langue, érigée souvent en témoin irrécusable des possibilités et impossibilités de la pensée, devient l'argument d'autorité qui rend superflus ou secondaires tous les autres*³.

Chez Varikas, Kraus ou Butler, on voit comment la relation à un « autre » ou un « ailleurs » reconstruit permet de faire tenir ensemble des choses autrement éparpillées. Au fond, la créativité théorique se nourrit, s'appuie sur l'exercice d'une liberté, celle de la traduction, au sens peut-être de la sociologie de la traduction, c'est-à-dire d'une traduction-trahison-déplacement-réappropriation dans un espace en partie reconstruit par l'opération et qui n'a que peu à voir avec l'espace de production initial.

La mise en lumière de cette « liberté » a sans doute inspiré Liane Mozère qui a alors proposé d'entreprendre un travail de lecture de Deleuze et Guattari, de l'intérieur (en France) et en féministe. Son texte s'articule autour de la présentation de la notion de devenir-femme. Pour Deleuze et Guattari, les institutions constituent des groupes et des catégories « majoritaires », porteurs de normes, et des assignations « minoritaires ». « *La constitution de l'homme transforme tout non-homme en minorité.* » Ainsi s'édifient des « machines duelles » hiérarchisées : homme/femme, adulte/enfant, raisonnable/animal... Devenir-femme, c'est « *se saisir de l'assignation à la minorité pour en faire proliférer les forces de résistance et les puissances d'agir du désir* », c'est trouver les lignes de fuite hors du système majoritaire, échapper aux assignations identitaires, et ainsi mettre en question l'ordre institué. Le devenir-femme est une micro-politique qui fait advenir de nouvelles possibilités de vie.

D'une toute autre façon, Geneviève Sellier montre comment les études filmiques ont fait barrage aux *gender* et *cultural studies* en France. L'explication de cette fermeture réside dans l'hégémonie dans les études filmiques françaises des théories du cinéma d'auteur promues par les *Cahiers du cinéma*, et ancrées

3

dans la cinéphilie qui s'est construite depuis les années vingt comme pratique culturelle élitiste et formaliste, spécifiquement masculine. Ce sont ces acteurs-là qui ont construit la légitimité culturelle du cinéma comme art, où ce qui importe est le style de l'auteur et non le contenu sociologique, psychologique, culturel des films ni leur relation au(x) public(s). Les travaux socio-ethnographiques issus des *gender* et *cultural studies*, qu'il importe de diffuser et de poursuivre en France, travaillent tout particulièrement la diversité de la réception des films selon l'insertion socioculturelle des spectateurs et spectatrices, leur identité sexuée, leur orientation sexuelle, leur mobilité par rapport au texte filmique. Ils montrent comment les films jouent de façon plus ou moins complexe avec les différents publics, les différents modes de construction des identités face aux modèles que proposent les personnages de films.

Soigner, normaliser, subvertir

Au-delà du rapport entre France et USA, nos domaines de recherche — et c'est sans doute la preuve de leur vitalité — sont traversés par des mouvements en tout sens : c'est la raison pour laquelle nous avons choisi de poursuivre dans d'autres directions les déplacements, en nous appuyant sur deux articles qui permettent de voir à l'œuvre, dans leur richesse interprétative, ces emprunts et déplacements. Le premier article, celui de Maneesha Lal, permet d'observer l'articulation entre *post-colonial studies* et *gender studies* ; le second, d'Ingunn Moser montre, dans le champ du handicap, l'intégration entre des approches issues des *science and technology studies* et des *gender studies*.

³ « Territoires nationaux, territoires de la pensée » (in Varikas 2002, p. 13).

Maneesha Lal nous donne ici un travail historique de première main qui n'est pas directement issu de la présentation qu'elle avait faite lors de la journée d'études et dans laquelle elle s'était attachée plus particulièrement à situer l'histoire et la place des *subaltern* et *post-colonial studies* dans le contexte intellectuel américain (Lal 2003). L'enjeu de l'article est de tenir ensemble des questions ayant trait à la politique coloniale, au genre et à la médecine, à partir de l'histoire de l'Association nationale d'aide médicale aux femmes indiennes dirigée par la comtesse de Dufferin, épouse du vice-roi des Indes, entre 1885 et 1888. Lal montre comment divers intérêts, partiellement en conflit, de femmes, de politiques, de médecins de la société coloniale anglaise victorienne convergent dans l'élaboration et l'utilisation d'une représentation caricaturale, idéologique des rapports de sexes et des relations des femmes à la médecine en Inde. Elle traite en particulier des profits qu'ont pu tirer de la situation coloniale des femmes progressistes, voire féministes, qui voulaient apprendre et exercer la médecine. La distance entre une conception globale du féminisme (sous la forme d'une sororité universelle) et la dimension « irréfléchie et impériale » des féministes britanniques, en l'occurrence, se fait jour⁴.

De son côté, Ingunn Moser est à la recherche de discours théoriques qui permettent de repenser le handicap et les personnes handicapées en d'autres termes que ceux de la normalité et de sa perte. Cette approche, à l'œuvre dans les pratiques médicosociales qui visent à réduire par des aides techniques les manques dont souffrent les handicapés, réinstalle en fait perpétuellement la norme du sujet fonctionnel autonome et l'exclusion de la personne handicapée. Pour contrer ce discours de la norme, Moser importe (en Norvège) la théorie, française, de l'acteur-réseau qui permet de déconstruire le sujet normal en montrant que ni la normalité ni le handicap ne sont des conditions stables mais qu'ils résultent d'agencements d'éléments humains et non humains variables et transformables. Manquent alors des outils pour penser le combat de chacun pour se constituer en sujet et maintenir sa continuité. C'est le discours du *cyborg* développé par Donna Haraway qui les fournit. La figure du *cyborg*, hybride de technologie et d'humain, est une entité incorporée qui se construit comme sujet à travers ses relations et ses connexions aux autres, au monde. Il n'y a alors plus de sujet normatif mais une multiplicité de sujets, en partie connectés. Insistons sur l'une des originalités du texte de Moser qui ne se contente pas d'entrer dans une discussion théorique sur les « principes » mais qui essaie de mettre à l'épreuve de son terrain ces différents discours pour observer en quelque sorte ce qu'ils sont capables de produire.

Théoriser, agir

De façon générale, l'ensemble des contributions pose à nouveau la question du statut de la théorie : les catégories et les concepts sont-ils là pour nous permettre de construire de belles cathédrales, toujours plus hautes et plus harmonieuses dans leur composition, dans une visée englobante et généralisante ? Ou sont-ils de simples instruments dont l'utilisateur est libre de réinventer l'usage, dans une approche qui s'apparente davantage au bricolage qu'à l'architecture et avec des finalités qui sont toujours locales et contextuelles ? Il semble — et c'est très explicite chez Butler dans sa réponse au reproche d'opacité qui lui est fait — qu'au fond la recherche de la convergence, de la cohérence, et de la généralité à tout prix ait un effet stérilisateur, conduisant à l'enfermement disciplinaire ; c'est une autre conception du travail du chercheur qui se trouve ici promue, plus ouverte, plus critiquable aussi, où métissage, hybridation, impureté sont plutôt la règle et où l'objectif est de rendre de nouveaux discours agissants plutôt que de figer l'action dans un discours fossilisateur.

Tous les textes de ce numéro proposent donc des voies, des modes de réflexion, de théorisation et d'action pour déconstruire les discours normalisateurs institutionnels, déstabiliser et saper les mises en ordre du monde instituées. L'une des voies les plus

⁴ Expression de Pratibha Parmar citée in Lal (2003)

marquantes est, chez Butler, la mise en question de la norme hétérosexuelle par la théorie de la performance de genre et sa mise en pratique théâtrale dans le *drag* et autres manifestations transgenre. Il s'agit ici, comme chez Deleuze et Guattari, d'ouvrir des possibles pour d'autres vies. Chez eux cela s'appelle le devenir-femme et passe par des résistances aux forces molaires, des évasions, l'ouverture, que permet l'appartenance à une minorité, à des rencontres improbables, à des hybridations, dans lesquelles se libère le désir comme force créatrice.

Au-delà d'une unité de « méthode », le déplacement comme mise à l'épreuve théorique et empirique, une autre forme d'unité de ce numéro se dessine : le(s) féminisme(s) comme porteur(s) d'aspirations générales, ou tout du moins comme « connecteur(s) » possibles entre des ordres de réalité et des problèmes différenciés. Il s'agit moins ici de dénoncer la domination spécifique des femmes par les hommes, et reproduire ainsi implicitement la dichotomie de genre et de sexe, que, en ouvrant le monde à la variation du genre, d'élargir le projet théorique et politique du féminisme à l'inclusion de ceux qui sont marqués comme différents. La question n'est plus tant de lutter pour une vie différente pour les femmes mais d'admettre une multiplicité de formes de vie et d'en ouvrir l'accès par des micropolitiques (Mozère), des luttes de représentations, c'est-à-dire des critiques de la représentation (Lal, Kraus, Sellier), des luttes pour subvertir les normes, pour changer le sens (Moser, Kraus, Butler).

Madeleine Akrich, Danielle Chabaud-Rychter, Delphine Gardey

Références

- Chabaud-Rychter Danielle, Gardey Delphine (2000). « Techniques et genre ». In Hirata Helena *et al.* (eds). *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris, PUF « Politique d'aujourd'hui » [rééd. 2004].
- (2002). « La neutralité des techniques à l'épreuve de la critique ». In Chabaud-Rychter Danielle, Gardey Delphine (eds). *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*. Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Gardey Delphine, Löwy Ilana (2000). « Pour en finir avec la nature ». In Gardey Delphine, Löwy Ilana (eds). *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Paris, Éditions des archives contemporaines.
- Lal Maneesha (2003). « Sexe, genre et historiographie féministe contemporaine : l'exemple de l'Inde coloniale ». *Cahiers du genre*, n° 34 « La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture » (Löwy Ilana, Rouch Hélène, eds).
- Suchman Lucy A. (1987). *Plans and Situated Actions. The Problem of Human-Machine Communication*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Varikas Eleni (2002). Du bon usage du mauvais genre. Mémoire d'habilitation à diriger des recherches en science politique. Université Paris 1 – Sorbonne [à paraître, Paris, PUF, 2005].
- Wajcman Judy (2002). « La construction mutuelle des techniques et du genre, l'état des recherches en sociologie ». In Chabaud-Rychter Danielle, Gardey Delphine (eds).
- (2004). *TechnoFeminism*. Cambridge & Malden, MA, Polity Press.